

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/3 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.3.63768

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Insgesamt stellt Mombauers Buch eine glänzende Leistung dar. Legenden werden ausgeräumt, neue Fakten auf den Tisch gelegt und interessante Interpretationen geliefert. Vor allem aber verfügt die Wissenschaft nun endlich über eine ausgezeichnete Biographie jenes Mannes, der so maßgeblich daran beteiligt war, Europa in die Katastrophe zu stürzen. Ist aber damit das Thema Moltke für lange Zeit abgehandelt? Das darf dann doch bezweifelt werden. Mombauers Untersuchung läßt nämlich noch viele Fragen offen. Was immer noch fehlt, ist zum Beispiel eine Analyse der Mentalitäten der deutschen militärischen Eliten vor 1914, zu denen Moltke ja gehörte. Hierzu trägt das vorliegende Buch nicht sehr viel bei. Die Widersprüche und Ambivalenzen in der Haltung Moltkes und seiner Kameraden bleiben nach wie vor ungeklärt. Es gibt also immer noch viel zu tun.

Stig FÖRSTER, Bern

John HORNE, Alan KRAMER, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, London (Yale University Press) 2001, XV–608 p.

Voilà un grand, un très grand livre, comme on n'en lit pratiquement jamais. Les deux auteurs signent une étude magistrale, fruit d'une longue recherche; tous les spécialistes de la Grande Guerre, mais, bien plus, tous ceux qui réfléchissent sur les violences de guerre au XX<sup>e</sup> siècle, en deçà, et déjà au-delà, peuvent y trouver matière à réflexion de fond et méthodologique. Le titre pose clairement le défi qu'ont relevé les deux historiens de Trinity College à Dublin: Les atrocités allemandes de 1914 sont clairement affichées, sans guillemets. On affirme ces atrocités, et, pour mieux montrer le saut intellectuel que révèle ce livre, le sous-titre est clair: *l'histoire d'un déni*. Il faut rappeler la situation historiographique à laquelle John Horne et Alan Kramer ont été confrontés lorsqu'ils ont commencé leurs recherches, il y a une dizaine d'années. Les »atrocités allemandes« en Belgique et dans le nord et l'est de la France étaient presque invariablement vues comme exagérées, mythifiées, on ne parlait que des mains coupées et du canadien crucifié – mythes – et on oubliait assassinats, viols, incendies, ou on les mettait sur le compte de violences banales d'invasions. En retrouvant dans une première partie la réalité des faits, les auteurs ne permettent pas seulement d'enlever les guillemets, ils renouvellent complètement l'histoire de la Grande Guerre. Car les viols ou les meurtres, répertoriés, décrits, sont alors, dans les deuxième et troisième parties, analysés dans leur contexte allemand, puis chez les victimes et ennemis de ces mêmes envahisseurs. La construction et la déconstruction des »atrocités allemandes«, arme centrale de la culture de guerre, forme le cœur de l'argument intellectuel du livre. Toutes les ressources de l'histoire des représentations, aussi bien à partir de textes que d'images (le livre est extrêmement bien édité et illustré), de l'anthropologie, du genre, des religions et des mythes, sont mises à contribution. Enfin, une dernière partie suit le legs des atrocités à la culture européenne de 1919 à nos jours, de la défaite allemande aux procès de Leipzig, des monuments commémoratifs aux œuvres historiques, avec toujours une question, centrale à la compréhension du conflit: on s'est battu pour la vérité et la civilisation des deux côtés, quelle vérité, quelle civilisation? Car le pacifisme des années vingt et trente a objectivement servi d'allié à ceux qui en Allemagne voulaient nier les atrocités pour mieux réarmer idéologiquement la nation vers d'autres atrocités qui seraient sans commune mesure avec celles de 14. Dire que les atrocités n'étaient que mythe, que propagande qui avaient contribué à faire consentir à la guerre des millions de Français, de Belges, de Britanniques, d'Américains, etc., c'était renoncer à aborder ce qui s'était réellement passé entre 1914 et 1918, et c'était finalement, on le sait si bien aujourd'hui grâce à Horne et Kramer renoncer à comprendre le reste du siècle. Depuis quelques années maintenant, les travaux de Stéphane Audoin-Rouzeau sur les viols de guerre, les miens sur l'occupation allemande du Nord de la France et les tentatives humanitaires, ceux de Jay Winter sur la mémoire et le génocide

arménien, ceux de Gerd Krumeich sur les Allemands occupants, ceux de Laurence Van Ypersel sur la Belgique, etc. convergent tous vers ces mêmes notions: retrouver la réalité derrière les mythes, l'horreur des souffrances subies par les civils dans une situation de guerre totale de la propagande destinée à leur en faire supporter encore un peu plus. Sans les travaux pionniers de John Horne et Alan Kramer, nous n'aurions pu contribuer ensemble à ce renouvellement de la réflexion au premier conflit mondial, et à l'affinement du concept de culture de guerre. Cette recension se veut être aussi un remerciement pour la dette immense que nous devons aux deux auteurs, et une demande, quand ils voudront bien écrire un autre livre de 608 pages et retourner dans les dizaines de dépôts d'archives qu'ils ont fréquentés à travers l'Europe, les États-Unis, l'Australie... Il me semble que les atrocités d'occupation, dans leur longue durée, quatre ans, dans leur banalisation, mais aussi dans leurs subites accélérations (je pense aux déportations des femmes de Lille à Pâques 1916, dans le contexte de la bataille de Verdun) mériterait une analyse plus fouillée. Il ne s'agit plus des atrocités de l'invasion, mais d'un système terroriste qui dure. Les peurs, chez les occupants comme chez les occupés, sont toujours présentes. Mais elles ne peuvent, me semble-t-il, tout expliquer. Une dialectique occupants – occupés se met en place, avec son cortège déjà rôdé depuis les guerres coloniales et les guerres balkaniques: évacuations forcées, déportations dans des camps de concentrations, boucliers humains, travail forcé, représailles. On est au-delà des atrocités militaires, dans un système d'occupation fondé sur ce terrorisme contre les civils. Bien plus, c'est 1914 seulement qui a été oublié ou transformé. Des quatre années qui ont suivi, il faut encore faire l'histoire du déni, et cela sur les fronts de l'Est et balkaniques aussi. Vaste programme.

Annette BECKER, Paris

Detlef SIEGFRIED, *Der Fliegerblick. Intellektuelle, Radikalismus und Flugzeugproduktion bei Junkers 1914 bis 1934*, Bonn (J. H. W. Dietz Nachf.) 2001, 336 p. (Politik- und Gesellschaftsgeschichte, 58).

Curieuse histoire que celle que nous propose Detlef Siegfried et qui démontre, une fois de plus, l'étendue des champs de la recherche historique.

Cette étude, en effet, révèle des liaisons insoupçonnées, ou pour le moins largement oubliées, entre des hommes d'origines différentes et de cultures idéologiques et politiques opposées qui, finalement se retrouvent pour tenter de faire aboutir des idées devenues leur idéal commun. Mais dans ce cas, il ne pouvait pas y avoir de «happy end».

Il fallait l'arrière-plan politique, culturel et social de la République de Weimar pour que des représentants du parti communiste allemand et des artistes expressionnistes de cette mouvance – le *Bauhaus* de Dessau est un des éléments de cette conjonction – puissent occuper des postes de direction chez une des figures les plus remarquables de l'industrie allemande: Hugo Junkers. Inventeur renommé, chercheur plutôt que capitaine d'industrie, esprit libéral mais patriote, voire nationaliste, il est surtout connu comme avionneur, alors que ses autres activités industrielles sont restées dans l'ombre: fabrication de calorifères, de chauffe-bains, de moteurs d'avions révolutionnaires. Dans l'atmosphère troublée des années 1920–1930, on sait que l'Allemagne n'acceptait pas le «Diktat» de Versailles et qu'elle préparait son réarmement, dans tous les domaines. L'aviation occupait une place centrale et à mesure de l'assouplissement des contraintes imposées par les Alliés, l'aéronautique allemande prit, sur le plan civil, une position en pointe. Junkers était secondé par plusieurs expilotes militaires qui, comme en France ou aux États-Unis par exemple, personnifiaient un mythe largement nourri par des écrivains nationalistes tels que Ernst Jünger, ou un poète inspiré par une même philosophie: Peter Supf. L'aviation cristallisait les aspirations revanchardes et fournissait en même temps au grand public matière à réflexion sur les possibili-